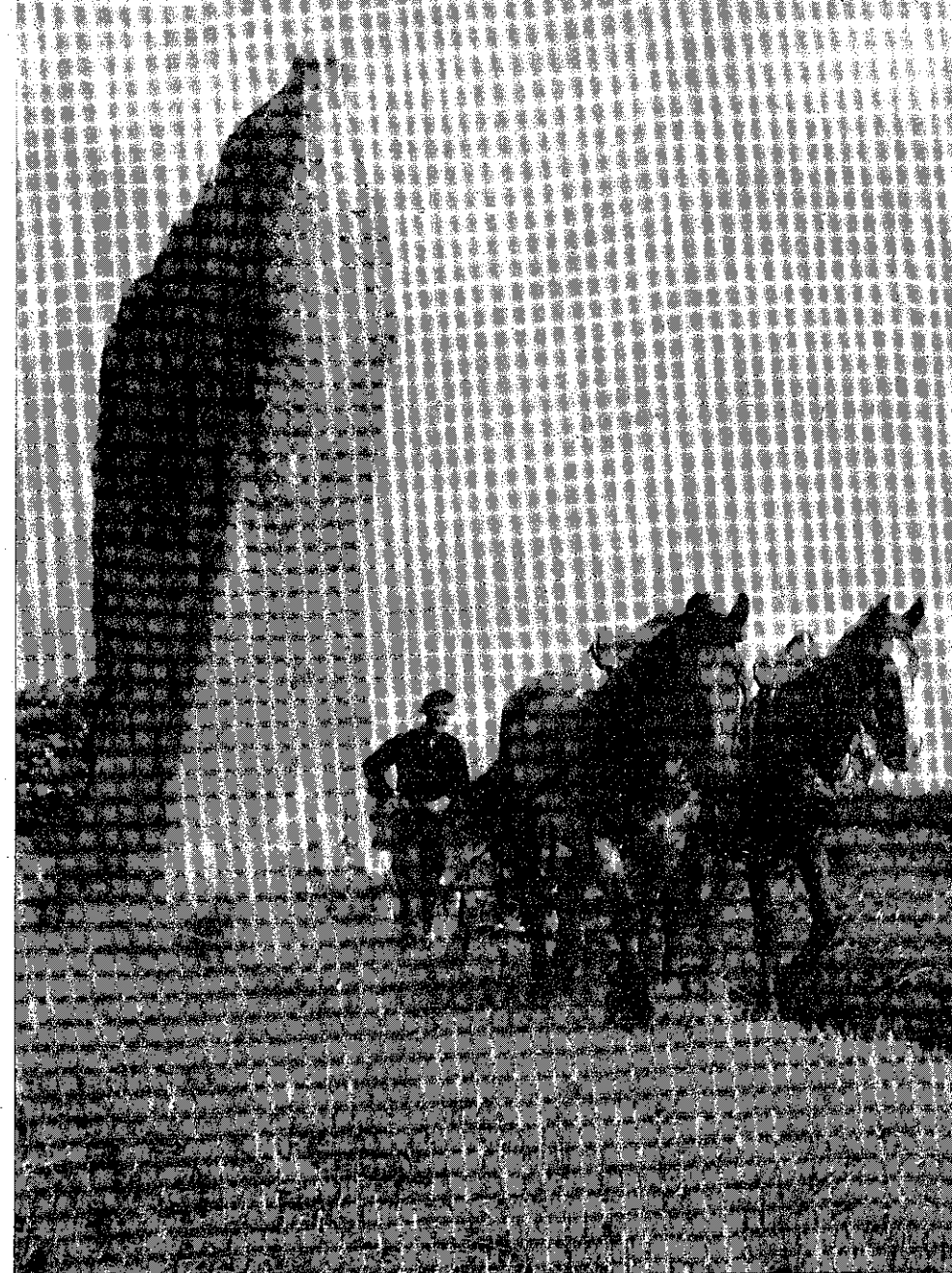




TRAÇONS LE SILLON DANS LE CHAMP DE LA TRADITION

(Photo Michel Audrain)

Bleun-Brug

N° 38

JUIN 1951

CE QU'EST LE BLEUN-BRUG

Une ASSOCIATION, Un CONGRÈS, Une REVUE

ASSOCIATION
CONGRÈS
REVUE

fondée en 1905 par Yann Vari Perrot.
placée sous le patronage de N. S. les Evêques de Bretagne.
Son action se porte sur la défense de la langue bretonne,
le chant, le théâtre, l'art sacré, la célébration des grands
anniversaires et l'exaltation de l'âme chrétienne bretonne.
Elle organise des retraites, des sessions de formation de jeunes
et possède une école bretonne par correspondance.
Elle a un comité directeur et des membres pour aider le comité
dans son action.

membre sympathisant : 200 francs
membre adhérent : 500 francs
membre d'honneur : 1.000 francs

Il rassemble pendant trois jours l'élite intellectuelle bretonne
et les grandes masses populaires dans l'une des villes de
Bretagne.

Cette année, il a lieu les 3, 4, 5 août à Sainte-Anne-d'Auray
et honorera la Patronne des Bretons.

Les cartes de membre adhérent et de membre d'honneur
donnent droit à toutes les entrées du Congrès.

Elle paraît tous les mois, soit en breton, soit en français.
Son Directeur est M^r l'Abbé Bleunven, Recteur de Plomelin (Finistère).
Les abonnements se présentent ainsi :
12 numéros (breton et français) : 400 francs
8 numéros (breton seulement) : 300 francs
4 numéros (français seulement) : 190 francs

Secrétariat : V. SEITÉ - Bleun-Brug - Tréboul (Finistère)
Compte Chèque Postal 544-22 Nantes

N° 38

133656

JUIN 1951

Bleun-Brug



SOMMAIRE

Avant lire	2
La culture populaire , Bernard Philippe	3
Plaidoyer pour la paix d'une famille , Florian Le Roy	4
Des goûts et des couleurs , Jos Le Doaré ...	9
Le journal d'un curé de campagne , Bernard Philippe	12
Le Bleun-Brug et la résurrection de Lan-devennec , Herri Caouissin	13
Benedicite et Grâces , Jef Penven et Maodez Glanndour	16

REVUE MENSUELLE
TRIMESTRIELLE EN FRANÇAIS

AVANT LIRE

Nous avons fait paraître, il y a trois mois, le premier numéro en français de notre revue Bleun-Brug.

Et nous avons tenu à ce que ce premier contact avec nos nouveaux lecteurs soit une étude de l'âme religieuse bretonne.

Des témoignages nous sont venus nombreux affirmer l'intérêt et la nécessité de ce numéro.

Le nouveau numéro que nous vous proposons aujourd'hui traite surtout des problèmes de culture populaire et contient les aspects les plus divers de la question.

Le rôle de « Bleun-Brug » est en effet de proposer à ses lecteurs des points de vue nouveaux traités avec la plus grande largeur d'idée.

Comme pour le dernier numéro, faites-nous part de vos critiques et de vos suggestions. Que le contact s'établisse davantage entre vous et nous !

Mais cette revue modeste en sa présentation ne peut grandir et s'embellir sans la fidélité de ses lecteurs.

Mais, direz-vous, il est tant de revues ?

Nous vous répondrons en vous disant qu'il n'en est pas actuellement pour faire le travail auquel le Bleun-Brug s'est attaché.

Aussi nous pensons que tout Breton voulant une Bretagne de Chrétienté et de Tradition Vivante, se doit d'être l'un de nos abonnés.

Nos conditions sont des plus raisonnables, surtout en ces temps où la hausse est devenue l'une des calamités publiques. Le papier, la photographie augmentent sans cesse.

Nous sommes convaincus que notre appel ne sera pas lettre morte et que, malgré les conditions financières actuelles, nous verrons monter en flèche le nombre de nos lecteurs.

LA REDACTION.

la culture populaire

par

B. Philippe



(Photo Jos Le Da)

Notre connaissance se tisse dans les rythmes et les couleurs de Bretagne.

Il n'est guère possible de montrer en quelques lignes l'étendue et la valeur de notre culture populaire. Ce grand domaine de la vie est mal connu, mal compris, peu favorisé.

Oui, la culture populaire est grande par son sujet et par son importance : elle est la vie d'un peuple ; elle est pour ce peuple une question d'être ou de ne pas être.

Elle est mal connue : ceux qui la vivent ne la décrivent pas.

Et elle est mal comprise : ceux qui la décrivent ne la vivent pas.

Elle est enfin mal favorisée : Les humbles ont peine à croire en une valeur que l'université n'a pas consacrée. Les disciples des écoles, eux, ont de la peine à se détacher de la routine de ce qu'ils y ont appris ; ils ont de la peine à jeter les yeux sur la vie.

BEAUTÉ DE L'ARMOR

Le peuple breton est un peuple artiste.

Oui, la beauté est harmonie. L'art nous apporte la beauté ; il est harmonie : c'est-à-dire l'accord juste d'une note quelle qu'elle soit avec son entourage.

C'est aussi bien l'accord juste d'une note de musique au milieu d'un morceau que l'accord d'une maison au milieu d'un paysage, d'une église dans un village, d'un costume dans un chemin creux ou dans un pardon, d'un buffet clouté qui luit sur un mur blanc, des assiettes dont les couleurs chantent, du chant de la femme dans son intérieur.

Accord juste, accord vrai. L'église est belle dans ce village non seulement par la justesse des proportions, mais aussi par l'accord qu'elle énonce entre la vie des foyers et l'amour qu'ils apportent à Dieu. Cette simple beauté ouvre une porte sur l'infini.

LE PAYSAGE ET LA MAISON

Notre première œuvre d'art a été faite par Dieu. C'est la terre de Bretagne : cette terre rude, puissamment charpentée de granit, jetée à la rencontre de la mer, corrodée par le vent.

La terre et la mer se pénètrent : côtes sauvages ou paisibles abers ; plages éclatantes, vigoureux moutonnement des landes et des bois ondulant jusqu'à l'horizon bleu. Par dessus de tout, la lumière de notre ciel mouvant.

A l'œuvre de Dieu, l'homme a apporté le quadrillage des champs par les talus abritant les cultures. Il a réparti l'équilibre des sillons, des pâturages et des bois. A la beauté sauvage faite de grandeur et de puissance s'ajoute la profonde empreinte du travail humain.

Dans ce paysage de force allant jusqu'à la rudesse, et de douceur allant jusqu'à la tendresse, l'homme s'inscrit. Il s'inscrit dans la terre avec l'harmonie parfaite de l'homme qui travaille et aime la terre, et qui sait beaucoup prier.

Il a su placer ses maisons, ses fermes, naturellement, d'une manière admirable ; en harmonie parfaite avec le paysage, en lui apportant toujours un élément d'intérêt sans le déparer jamais.

Les maisons, les rapports de leurs volumes, leurs proportions, les pentes de leurs toits, font depuis longtemps l'admiration des artistes ; de même le style simple et sûr des cheminées terminant les pignons, des chevronnières, des corniches ; le nombre de portes moulurées qui ne se savent pas si belles.

L'ENVOLEE VERS L'ART SACRE

Et lorsque l'homme n'a plus travaillé pour lui mais pour Dieu, l'élan d'amour et de piété vraie qui l'animait a donné une beauté saisissante aux choses les plus simples. Les humbles fontaines des champs, où une vierge à demi effacée sourit sous un chevron de pierre, ont des proportions parfaites. Que dire des chapelles nichées sous les grands arbres, entourées de leur doux placître de gazon. Que dire des clochers des paroisses piqués sur l'horizon, des célèbres clochers à jours, et de leur gothique breton si particulier, si avenant, et qui va, indifférent, à travers les époques.

Où, la Bretagne est un cadre magnifique pour une vie humaine. Ce cadre qu'un peuple a su construire, il nous appartient à tous de ne pas l'abîmer, et de l'embellir dans la mesure de notre foi.

Ce génie populaire, s'exprimant dans un esprit de vérité, a peuplé nos fontaines, nos calvaires, nos chapelles, nos églises, de statues de bois ou de granit souvent étonnantes. Etonnantes, car, même maladroites, elles sont vraies ; et leur vie profonde, leur vie intense, saisit celui qui les contemple, comme si le tailleur d'images parlait par leur intermédiaire. Ensuite, les portes de nos églises ont été ouvertes à des statues peut-être sans naïveté, mais certes sans vigueur, et dont la fadeur reste muette. Notre époque semble devoir arrêter cette invasion molle et glacée, pour en revenir à notre vivante tradition.

LE MOBILIER FAMILIAL

Le mobilier révèle lui aussi nettement cet esprit décoratif d'un peuple artiste : Pas de maison, si humble soit-elle, pas de chaumière même, qui n'ait un mobilier décoré, panneau par panneau, travée par travée, en accord avec la construction même du meuble, et souvent dans des motifs géométriques d'une haute tenue : beaux meubles de bois poli par une longue coquetterie, et qui luisent sous une patine magnifique ; armoires, buffets, vaisseliers, lits-clos, horloges, conçus par le génie populaire, et qui ne sont absents de bien des intérieurs que par l'absence de ce génie.

Cet esprit décoratif se poursuit partout : La vaisselle est ornée, motifs géométriques ou floraux, de tons purs et simples comme les couleurs des vitraux.

LA QUALITE DU COSTUME

Les mêmes tons vifs et purs, les mêmes motifs décoratifs simples et sûrs se sont emparés de toutes les pièces du costume, et les ont variés à l'infini.

Le costume breton est une invention populaire s'il en fut. Ses modes diverses, unies par un esprit commun, s'adaptent aux différents peuples, aux différents clans

de Bretagne. Nul cerveau en mal de modèles n'a procédé à leurs constitutions. Elles sont le fruit d'une évolution continue au cours des siècles, et elles doivent à la succession homogène des générations qui les ont conçues, un prestige, un pouvoir évocateur, et une beauté humaine irremplaçables.

Viriles pour les hommes, gracieuses et graves à la fois pour les femmes, nos modes témoignent d'un sens vigoureux de la couleur et de la forme. Soutenues par la basse profonde des velours noirs, montant jusqu'à la blancheur neigeuse des coiffes, leurs couleurs sont vives et bien équilibrées. Notons le style impeccable des corselets, le style dynamique des jupes qui retombent, belles toujours, dans toutes les positions que peut prendre un corps souple et actif. Ce sont des costumes d'une haute tenue, sans aucun relâchement, et qui sont loin du mol affadissement de la mode urbaine, de ces costumes conçus pour des mannequins, et qui deviennent laids dès que le corps quitte la stricte position verticale. Nos costumes, toutefois, auraient peut-être un défaut : C'est que leur beauté même deviendrait trop lourde à porter pour des gens affadés.

Dans les arts d'expression, notre culture populaire n'a pas une moindre valeur. Certes, elle ne se présente pas toujours dans le sens exact où le monde la conçoit. La musique, par exemple, n'a pas de vie propre. Elle sert pratiquement toujours de support soit à la danse, soit au chant.

LA JOIE DE LA DANSE

Soutenues par les rythmes rapides des binious, qui arrachent littéralement les jambes du sol, nos danses ont pour caractère : santé, vigueur, franchise d'allures et grâce.

Santé, oui, car les airs du binou sont sains, bien établis, joyeux, et souvent très distingués. Eux aussi nous évoquent l'idée profondément vraie de la continuité des générations. Santé et vigueur aussi, car nos danses sont des danses actives, des danses de plein air, faites pour être dansées sur le pré ; santé et franchise d'allures enfin parce qu'elles sont collectives, et ne se prêtent pas à l'équivoque des couples enlacés. Quant à leur joliesse et à leur grâce, il n'y a qu'à regarder les gerbes des jabadaos, les tours des gavottes, la tenue des ridées pour en être convaincu.

La danse est une manifestation de joie et de franche jeunesse. En France, hélas, on n'en sait plus rien. On s'est avidement emparé des molles langueurs des peuples dégénérés, à l'union de la décadence. La danse bretonne, danse de jeunes gens bien vivants s'oppose trait pour trait à cette conception. Elle est une bonne source de vie.

L'INTIMITE DE LA LANGUE

La principale source de notre vie culturelle, c'est une langue magnifique, virile et sonore, très concrète. L'âme paysanne de la Bretagne, proche de la terre, de sa vie, de ses travaux, de sa santé et de sa sainteté, s'exprime déjà par la seule structure de la langue.

La langue bretonne frappe admirablement l'idée, comme le coin frappe le métal pour y imprimer une belle médaille. Les beaux contes de Bretagne, les belles pensées de ses religieux et de ses bardes reflètent son âme et la nourrissent.

Des livres, des revues de langue bretonne sont répandus dans les fermes. Chose qui étonne certains, on y lit, et l'on y trouve des bibliothèques assez bien garnies.

LE CHANT QUI EXPRIME L'ÊTRE

Souvent, de longs exposés religieux ou des récits sont soutenus par le chant. Le trésor des chants, anciens et nouveaux, voilà peut-être le chef-d'œuvre de notre culture populaire : chants de guerre, chants d'amour, récits légendaires et chants de fête, vieilles gwerzes qui détaillent jusqu'à la fondation de la Bretagne en Armorique.

Dans des modes très antiques, qui déroutent les oreilles réduites au « majeur ou mineur » et à la gamme tempérée; sur des rythmes extrêmement libres où il est bien difficile d'inscrire une mesure, ce sont des mélodies profondes, graves, mélancoliques ou nostalgiques, souvent déchirantes, et qui atteignent parfois des sommets de la beauté musicale. Même les rythmes allègres de nos chants de fêtes et de danses respirent toujours une force virile qui semble communiquer sa solidité à qui les chante.

Le Breton a élevé un chef-d'œuvre à Dieu : c'est la masse de ses cantiques populaires.

Oh ! il ne s'agit pas de vagues sujets religieux ni de nuageuses couronnes. Si les cantiques bretons ont le front au ciel, ils ont bien les pieds sur la terre, et c'est la vie humaine dans sa réalité qu'ils décrivent, et dont ils montrent la vocation.

Diouz c'houezenn he dal e tebr e vara

Goude sin ar groaz, heb klemm a netra.

Les affirmations ont la force des psaumes; les versets en ont la virile beauté. Et la pensée se déroule en un chemin continu, comme la route que doit suivre notre vie, sans revenir jamais, et sans se reposer qu'à peine sur de pieux à peu près.

Il faut avoir vu la foule d'un pardon monter à minuit toute entière, d'un seul mouvement vers la Sainte Table, comme portée par le cantique de la communion, pour en pénétrer la puissante vérité et la beauté sans faiblesse.

Il se trouve malheureusement dans le clergé même, des esprits qui n'ont pas su saisir la valeur de nos cantiques, et qui privent leur paroisse de cette forte nourriture.

LA CULTURE RELIGIEUSE

Notre peuple a une remarquable formation religieuse. Outre les prières, la connaissance de la vie des Saints, la connaissance de l'Evangile qui imprègne la vie, les offices sont suivis en latin, avec la traduction verset contre verset, dans des missels très bien établis, soignés, et souvent fort beaux. Les chants y sont ordinairement inscrits en écriture carrée.

Bien des psaumes des vêpres sont sus par cœur, et jaillissent des lèvres d'une assemblée avec une sûreté de diction marquant autant d'assiduité que de conviction.

Voilà le croquis rapide et incomplet de notre culture populaire. Est-ce à dire qu'elle soit partout en vigueur et en honneur. Loin de là, hélas, et en plus d'un point notre peuple a perdu son visage. Mais cette culture conçue par un peuple et perpétuée par lui seul est belle. Elle est un honneur pour lui. Aucun enseignement n'en a propagé une seule parcelle. Quelques vellétés s'en manifestent bien à notre époque, mais elles ont l'ampleur d'une taupinière à l'égard d'un monument.

Il est juste que notre culture soit honorée, et, en considération de sa valeur et de son importance pour la vie des Bretons, il est nécessaire qu'elle soit enseignée.

En attendant que les enseignements officiels se soient pénétrés de cette vérité, c'est sur le peuple seul que repose le soin et l'avenir de sa propre culture. Bien des forces vives du pays s'y sont mises de tout leur pouvoir. C'est le but du Bleun-Brug; c'est la mission que ce lourd et magnifique héritage attend de la J. A. C., des Scouts et de tous les groupements de jeunesse qui sont la vie et l'espoir de la Bretagne.

PLAIDOYER pour la paix d'une famille

par Florian Le Roy

Avec son goût de lilas mouillé, cette fin de mai, à Paris, me donne la nostalgie d'un Saint-Brieuc, où tout le Penthièvre va célébrer Notre-Dame d'Espérance. Dans la nuit du 31 Mai, les deux archidiaconés de l'évêché de Saint-Brieuc, que sépare la langue, se réunissent encore pour ce pèlerinage moderne. La procession, tarasque de feu, déroule ses anneaux dans les fonds fiévreux de la vieille ville. L'écho cassant les sonorités, les musiques semblent jouer faux; les groupes chantent, mais il y a toujours des chants en retard dans la distance, et les cantiques bretons s'emmêlent soudain avec les reprises nasillées des cantiques français.

Voilà un de ces rassemblements comme il est dans la mission du Bleun-Brug d'en provoquer. Aux âges féodaux, le Penthièvre, que l'on considérait comme le « moyeu », le jaune de l'oeuf, de la Bretagne, résumait la dualité de mœurs dont s'accommodait fort bien la personnalité politique du duché.

N'y aurait-il pas assez de frontières dans l'Europe contemporaine, pour que le zèle des apôtres de la rénovation bretonne opposât sans cesse Haute et Basse-Bretagne, non seulement comme des sœurs brouillées par une mésalliance, mais comme des étrangères inconciliables? Et c'est au bord de la baie de Saint-Brieuc que la Haute et la Basse-Bretagne se font vis-à-vis, séparées par la mer.

Hélas! oui. Sous prétexte que sa paysannerie use d'un dialecte roman, la Haute-Bretagne semble traitée par nos celtisants comme un pays spécifiquement latin.

Pendant la « paix romaine », et au moment où, à Trèves, le marché se faisait en gaulois, en saxon et en bas-latin, toute l'Armorique a subi l'influence de la civilisation latine. Si l'on suit, de Dol à Yffiniac, les Chemins ferrés, les Chemins Chaussées, les Strates, par où les détachements militaires, les fonctionnaires et les négociants entraient en Armorique, que de moguerou marquent encore en Basse-Bretagne l'emplacement de postes romains ou de villas gallo-romaines, et que de Chemins verts y évoquent le passage des légions. Les quatre premiers évêchés, Rennes, Nantes, Vannes, Quimper, furent gallo-romains. Les Gaulois armoricains avaient adopté la langue du conquérant, des légistes et des percepteurs, mais, charnellement et spirituellement, furent-ils jamais assimilés?

A la fin du V^e siècle, les Bretons insulaires passent de l'autre côté de la mer: ils descendent jusqu'à la Loire pour se répandre entre Nantes et Vannes, mais c'est en plein Penthièvre roman que débarquent Fragan et Riwall.

De la juxtaposition des Ville et des Ker, en ces campagnes, on a déduit que Bretons et Armoricains avaient cohabité, sans se mêler. Les noms de famille, avec les noms de lieux, montrent que les immigrés jouissaient d'une prééminence. Il a fallu, d'ailleurs, les invasions normandes pour que la langue celtique marquât un recul et se repliât sur ses positions actuelles, derrière Saint-Brieuc.

Mais toute l'ancienne Domnonée, du Couesnon au Quefflenn, avait eu le temps de se réimprégner de la sève celtique. Nominoë, le premier roi, ne naquit-il pas sur le territoire de Plumaugat, et sa politique, depuis le IX^e siècle, assura l'unité, même en annexant ce comté de Rennes qui ne parla jamais breton. Le royaume, puis le duché, s'appuyèrent sur la large base des Marches, de la baie du Mont Saint-Michel à la baie de Bourg-Neuf, et aux temps héroïques de l'indépendance ces terres de transition, ces terres romanisantes payèrent le plus généreusement l'impôt du sang.

Pour l'histoire, il n'y a qu'une Bretagne. La langue n'eût-elle pu déjà opposer ces deux régions qui ne correspondaient pas seulement, comme dans les autres provinces de France, à une division géographique? Condamnées, malgré leurs différences de caractère, à vivre ensemble, comme deux sœurs siamoises, elles n'ont jamais pensé, alors, à se séparer, à s'ignorer. Leurs intérêts étaient liés, et on n'a jamais entendu un « gallo » renier sa qualité de Breton.

Nos frères de Basse-Bretagne regretteraient-ils aujourd'hui cette gémination historique, et voudraient-ils susciter, entretenir un orgueilleux isolement ?

Quand le passé breton se maria avec le devenir français, notre duchesse apportait en dot une richesse qui représentait, qui représente le patrimoine commun des deux Bretagnes, cette poésie « pleine de jours et de temps », ces amas de songes qui, périodiquement, crèvent en tonnerre comme les nuées au-dessus de la fontaine de Barenton. C'est en Haute-Bretagne que se retrouvent tous les lieux-fées de la Table-Ronde, et sur les neuf baronnies anciennes, huit étaient situées en Haute-Bretagne. Aux yeux de l'amateur d'exotisme, la Bretagne actuelle figure un édifice aux deux façades contrastées, peut-être, mais fondues par la durée dans la même patine. Si l'étranger peut considérer la Haute-Bretagne comme le courtil planté de naïves passeroses qui précède la chaumière, les Bas-Bretons doivent regarder l'histoire de la Haute-Bretagne comme un texte, traduit, mot à mot, de la receltisation de l'Armorique.

Léon, Cornouaille, restés aussi kymriques de langue et d'esprit qu'alors, oserai-je les comparer à ces greniers des maisons habitées depuis des siècles par la même famille, et où chaque génération, loin de procéder à un déblayage, superpose son apport aux reliques ancestrales.

Son dialecte, s'il a fait perdre à la Haute-Bretagne de son prestige, lui a permis de ne pas rester un domaine à l'écart. Ce dialecte, la langue de la très ancienne coutume, des grands chroniques, du Moyen-Age « chevaleresque » et procédurier, a permis aussi à des Noël du Fail, des Chateaubriand, des Lamennais d'illustrer la Bretagne dans le composé français.

Sans lassitude, sans contradictions, les Hauts-Bretons ont été les hérauts des fastes de leur patrie, et, grâce à eux, la circulation était assurée d'un bout à l'autre du pays. Le sang partait d'un seul cœur, et les extrémités ne se refroidissaient pas.

Je sais que, par une certaine impertinence, bien dans le génie de la race, les plus ardents d'entre les intellectuels bas-bretons renient ce qu'ils doivent à la culture gréco-latine. Si, au temps des Croisades, les paladins de nos fiefs pluvieux ne voulurent plus quitter les vignes en terrasses d'Amalfi, les celtisants, se cherchant des maîtres à traduire en Lithuanie, en Finlande, en Hongrie, tous pays de jeune culture. Défense contre une formation imposée, certes, et que de lointaines hérédités leur font refuser comme naturelle; mais nulle leçon n'est sans profit à qui se cherche, et l'Odyssée peut compléter heureusement dans les délectations verbales la Navigation de saint Brandan.

Les élèves des deux Bretagnes ont tout intérêt à fraterniser, mais je ne crois pas que la Basse-Bretagne puisse, sans morosité et injustice, exiger de la Haute qu'elle se rebretonnise intégralement, et immédiatement, comme sur une injonction. Ce serait une grave erreur de psychologie et un manquement à la bienséance que de faire bande à part, les uns et les autres, mais quelle faute de goût d'exiger de la Haute-Bretagne le déguisement à la Botrel !

L'écrivain breton d'expression française, tout en approuvant, tout en appuyant l'action de ses confrères de langue bretonne, n'a pas de raison de rejeter l'outil avec lequel il sert le plus utilement la pensée bretonne. Réciproquement, l'écrivain bretonnant n'a pas le droit de l'ignorer comme un indifférent, sinon de le mépriser comme un ennemi. Du reste, c'est par le truchement de la langue française que l'action des prosélytes de la langue bretonne a pu être révélée, louée, soutenue, entretenue.

Rien de ce qui est breton ne m'est étranger. De mes tertres de Penhièvre, j'ai toujours regardé la Basse-Bretagne comme une Terre promise.

Mais je souhaite que, grâce au Bleun-Brug, le reste du monde sache que Basse et Haute-Bretagne restent indissolublement liées, au bout de l'espace.

FLORIAN LE ROY.

Des Goûts et des Couleurs

par

Jos Le Doaré



(Photo Jos Le Doaré)

Le renouveau d'art religieux dont les RR. PP. Couturier et Régamey dans leur admirable revue « L'Art Sacré » s'efforcent, avec beaucoup de mérite, de montrer l'intérêt et la nécessité, a-t-il pénétré en Bretagne ?

Y a-t-il aujourd'hui un art sacré vivant, caractéristique de notre pays ?

Avant de montrer les efforts qui sont faits en ce sens et surtout les possibilités d'avenir de l'art sacré en Bretagne, il est sans doute utile de voir où nous en sommes aujourd'hui.

DU ROMAN AU FAUX GOTHIQUE

Il existe un art breton authentique. Il se manifeste déjà dès les XI^e et XII^e siècles. Saint-Gildas-de-Rhuis, Locudy et Fouesnant en sont les exemples les plus frappants. Mais dès la fin du XV^e siècle, la Renaissance l'aura définitivement marqué de son sceau. Ce n'est pourtant pas une copie; c'est une interprétation, un reflet de l'âme de ce peuple breton qui avait su lui donner un caractère particulier.

Il est bien peu de paroisses bretonnes qui ne possèdent un monument caractéristique de cette époque. Ce sont parfois des chefs-d'œuvre, tel Kernaseleden avec son magnifique porche, tels Pleyben, Saint-Thégonnec ou Lampaul-Ploudalmezeau, si fiers de leurs tours imposantes.

Mais des églises plus modestes autour desquelles se groupent souvent le calvaire, l'ossuaire et l'arc de triomphe, de plus humbles chapelles de cette époque, ont encore, à défaut de grand art, le mérite de la vérité et de la sincérité.

Le XIX^e siècle verra, hélas, le règne du simili. On ne vise plus qu'à tromper le regard. On singe, on avilit, on crée le faux bois, le faux marbre et bien entendu aussi le faux gothique. Celui-ci est le maître incontesté de l'époque: l'art n'est religieux que s'il est gothique. Mais c'est un art sclérosé !

Si Pont-Château est l'ensemble le plus éloquent du genre, des centaines d'églises construites en ce siècle de décadence, dans toute la Bretagne, mais plus particulièrement en Ile-et-Vilaine et Loire-Inférieure n'ont malheureusement pas grand chose à lui envier. Il faut regretter que les Iles Bretonnes: Ouessant, Sein, Ile de Batz, par ailleurs si caractéristiques, aient hérité des plus banales et des plus insignifiantes églises de cette époque.

Comme pour nous permettre de comparer aujourd'hui, à loisir, la pauvreté de ce néo-gothique du XIX^e siècle avec les œuvres les plus authentiques et les plus pures du XVI^e ou XVII^e siècles, Henvic et surtout Taulé dans le Finistère, ont conservé, à quelques mètres de l'église actuelle, la tour de leur vieille église. A Taulé, à proximité du vieux clocher du XVI^e où la pierre vibre et chante dans une

harmonie étonnante, on a construit une église néo-gothique aux lignes sèches, rigides et figées dans une banalité et une monotonie désespérante. A Chateaulin aussi, l'église paroissiale, en faux gothique, jure de la même façon non loin de la vieille chapelle Notre-Dame aux harmonieuses proportions.

SIROP ET SACCHARINE

Rentrerons-nous dans une de ces églises ? Mais non ; pénétrons dans une des plus belles des siècles passés.

Écoutez Paul Claudel :

Rentré dans cette église admirable... « subitement on reçoit un coup en plein cœur.

De chaque côté de l'incomparable vaisseau au pied de ces murailles sublimes, on a mis deux statues de marbre, mémorial, paraît-il, d'un pèlerinage récent : sainte Jeanne d'Arc et saint Michel.

Est-ce vraiment du marbre ? Ne serait-ce pas plutôt de la mie de pain ? du camphre ? de la pulpe de panais ? de la paraffine à peine solidifiée ? On dirait que ça n'a pas été réalisé sur une matière honnête avec le ciseau et le marteau, mais obtenu à coups de langue.

Et l'expression véritablement imbécile de ces deux visages sacrés ainsi offerts à la vénération des fidèles ! On a honte...

Si le sel perd sa saveur, dit l'Évangile, avec quoi salera-t-on ? Les catholiques modernes répondent d'une seule voix : Avec du sucre.

Cette lavasse qui dégoûte Celui-là même qui, sur la croix, s'est régalé de vinaigre et de fiel et qu'il rejette avec horreur de sa bouche (Apoc. 3, 16), c'est cela dont depuis bien des années nous trempions notre soupe artistique...

Avec de ridicules prétentions, c'est toujours la même recherche du joli et du propre, le même sourire sur des figures poupines dans les larmes et la mélasse. »

Mais où sommes-nous donc ?

Sommes-nous à Pont-Croix dans cette admirable nef de la fin du XII^e siècle dont hélas, deux statues provoquantes, en plâtre peinturluré, détruisent la splendeur et la pureté ? Il y a là, entre autres, une Jeanne d'Arc, couleur bonbon fondant, dont l'air prétentieux et surtout le nez en trompette mettait en fureur le vieil architecte Chaussepied.

Sommes-nous à Locudy, l'un des plus beaux monuments du XII^e siècle : « La Bretagne, dit Waquet, ne possède pas de monument roman mieux conservé, plus séduisant. » ?

Hélas, l'harmonie de cette nef est également détruite par des saint-sulpicieries agressives, une Jeanne d'Arc, une vierge et un saint évêque encombrant et disproportionné.

Sommes-nous dans l'humble et belle église de Clédén-Cap Sizun qui possède une Notre-Dame de Lourdes avec des yeux de poupée en émail (pour 500 francs de plus on avait des cils et des cheveux naturels, quel dommage d'avoir raté cette affaire.) ?

Sommes-nous plutôt dans une des innombrables églises de Bretagne charmantes au possible, affligées hélas de nos jours d'une de ces insipides statues de plâtre, aux airs niais, pommadé, les yeux blancs et la bouche en cœur telles qu'en débite, depuis plus de cent ans, au kilomètre, la rue Saint-Sulpice ?

« Dans cette région des choses doucereuses et langoureuses, on retrouve le reflet des pires médiocrités de la décadence italienne, nous dit Maurice Denis, et, en même temps le genre de mièvrerie léchée, spécial à certaines cartes postales, à certaines figures de cire pour vitrines de coiffeur. De telles images déshonorent notre iconographie religieuse. »

LES COUPABLES

Cette invasion de l'art saint-sulpicien a des causes multiples. Il serait trop long de les analyser toutes ici.

Si le clergé en est en partie responsable, c'est, le plus souvent l'ignorance du public et la dépravation générale du goût qui est à l'origine de ce triste état de chose.

A Cast, il y a quelques années, un recteur essayait vainement toute sa diplomatie pour interdire l'entrée d'une laide statue de sainte Thérèse à l'eau de rose dans la chapelle Saint-Gildas jusque-là conservée dans toute sa pureté. Hélas c'était un don !

Notre-Dame de Chateaulin doit aux démarches bien intentionnées d'une vieille fille, une sainte Thérèse léchée à souhait dont l'air doucereux contraste avec les rudes profils des vieux saints de bois et de pierre. « Tout le monde sait, dit Paul Claudel, ce que peut donner en art le goût « femme pieuse » pour peu qu'on lui montre de la complaisance, et il faut bien reconnaître que jusqu'ici on ne lui a pas plaint les bonbons et les rubans, on ne lui a pas mesuré l'azur et l'or ! »

Peut-on dire du bien aussi d'une certaine grotte de Lourdes qui dépare l'église Saint-Mathieu de Quimper ? C'est évidemment parfait pour abriter l'une de ces statues dont parle Alexandre Cingria « types d'articles industriels, œuvres de marchands d'objet de piété dont l'esprit est souvent déformé par le goût exclusif d'accumuler de l'argent ».

Il faut bien reconnaître que la Bretagne a subi depuis plus d'un siècle comme un peu partout, cette invasion de la saint-sulpicière parisienne, favorisée le plus souvent par les âmes pieuses les mieux intentionnées.

Qu'il soit permis une fois de plus d'emprunter la voix autorisée de Paul Claudel pour tirer les conclusions de ce premier article :

« D'où vient donc cette aversion pour l'expression forte, pour la sainte et rude réalité telle que Dieu l'a faite, si le péché l'a déformée ? D'où vient le goût non seulement du frelaté, non seulement du doux, mais du douceâtre ? Quomodo obscuratum est aurum optimum ? »

« La cause profonde est que depuis trois siècles l'idée motrice de l'art religieux n'est plus d'honorer Dieu et d'illustrer la foi, mais de plaire, et d'aller aux âmes par le chemin le plus facile, en flattant, en apprivoisant nos puissances superficielles de sentiment. Comment expliquer autrement que dans un siècle qui a compté tant de grands artistes, ce ne soit jamais eux à qui s'adresse l'autorité ecclésiastique, mais à des marbriers de cimetières et de lavabos, fournisseurs de simulacres désossés ?... »

Les ordres religieux moins asservis au goût courant s'honoreraient en prenant l'initiative d'une renaissance. Il y a de quoi tenter le zèle des fils généreux de saint Benoît, de saint Dominique et de saint Ignace. Il me semble que ce rôle leur appartient éminemment.

Un peu de sévérité, un peu de rudesse, comme ça ferait du bien après cette longue saison de saccharine, cette saturation de sirop. »

(P. Claudel, 1937, « Contacts et circonstances ».)

Ceux qui pourraient se fâcher de quelques notes de cet article voudront bien s'en référer aux Cahiers d'Art Sacré. Ceci n'est qu'un pâle reflet de ce qui y est dit en matière d'art religieux (cf. : le dernier cahier d'Art Sacré). Les textes que nous avons cités de Maurice Denis, de Cingria et de Paul Claudel prouvent que des écrivains dont la compétence est indiscutable pensent de même depuis longtemps :

« On enrage de voir dans la représentation du Fils de Dieu et des saints la même fadeur qui, dans les sujets profanes, servent à émouvoir la plus vulgaire sensualité », écrivait, il y a déjà vingt ans, Maurice Denis.

Y a-t-il quelque chose de changé aujourd'hui ? On comprendra sans doute l'urgence de cette croisade contre la laideur. On se rendra compte aussi du péril dans lequel se trouve de nos jours le cadre normal de la vie religieuse, cadre suranné et figé dans le faux semblant, le simulé, le clinquant et parfois le frelaté, réceptacle « d'un art ennuyeux, académique, faussement affadi, des œuvres classiques ».

Ce cadre périmé ne serait-il pas en partie responsable de la routine dans lequel trop de chrétiens ont l'habitude de vivre ou plutôt de subir leur religion routinière ?

Nous touchons ici un des problèmes dont le Bleun-Brug doit se préoccuper, appuyé sans doute par l'action efficace de nos monastères bretons.

Dans cette partie à jouer pour le renouveau de l'Art Sacré en Bretagne, la résurrection de l'Abbaye de Landévennec n'est-elle pas providentielle ?

J. D.

Le Journal d'un curé de campagne

Lorsqu'un film est tiré d'un livre, on craint toujours de juger le livre en jugeant le film. Il faut savoir oublier le livre complètement.

Ce film est plein d'intérêt. Son premier et son grand mérite est de nous sortir de l'odieux courant du cinéma, de poser des questions, de faire penser.

Il est difficile à raconter ou à expliquer. En exagérant un peu, on peut dire qu'il ne s'y passe rien. C'est une suite d'états d'âme, de scènes un peu indécises dont une partie est exposée, et dont le reste se développe machinalement dans la pensée du spectateur.

La qualité, la vérité, se maintiennent d'un bout à l'autre. Il n'y a aucune banalité, aucune faiblesse, aucune partie creuse. Tout est plein.

Tout est plein, froid, morne, terrible. L'âme vivante de ce jeune prêtre tombe dans un monde mort.

L'âme vivante de ce jeune prêtre... une âme vivante comme la nôtre, une âme telle que nous voudrions que soit la nôtre... car la sienne est simple et sublime. A part le rayon de feu qu'est l'âme de ce prêtre, tout est noir, froid et amer; même le corps de ce nouveau Christ.

Cette âme de lumière aurait pu habiter un corps vigoureux et hardi, animer des facultés étendues et agissantes, un caractère joyeux, viril, prêt à entraîner. Je ne sais quelle fatalité a voulu que cette âme n'ait été dotée que d'un corps diminué, chargé de cette triste hérédité que l'alcool donne à tant de Français — et ait donné au total un être timide, inquiet, peu sûr de lui, où le métal pur ne résonne que lorsqu'une autre âme vient à heurter la sienne.

Alors que la religion doit être la vie, ce malheureux se tient en dehors de la vie... de la vie laide et noire qui l'entoure.

Mais en fait, la vie est-elle laide et noire? C'est toujours un choc pour nos esprits de voir pénétrer dans notre lumineuse Bretagne ces voix d'un monde désespéré.

Désespéré, certes ce film ne l'est pas. La petite flamme chrétienne brûle, admirable, prête à sauver ce monde hideux... si toutefois ce monde se laisse sauver, ou si Dieu le veut. Mais comme elle est petite, cette flamme! Certes, elle est plus grande que la hideur du monde. N'importe, ce monde n'est pas matériel comme l'univers de Pascal. Il est composé d'âmes mortes, et c'est terrible.

Je le redis encore, dans notre Bretagne où la vie chrétienne est si chaude, où, en dépit de nos défauts, la fraternité humaine nous unit tous sous le regard de Dieu, c'est toujours un choc pénible de voir exposer l'anéantissement d'un monde détruit, des familles détruites, des villages que l'esprit a déserté, des paroisses à une seule fidèle, et qui est un sépulchre blanchi.

Aussi, compte tenu de la lenteur du film, le public suit-il avec un intérêt moyen les images d'une vie qui n'est pas la sienne, et dont il ne saisit pas la vraie-blanc.

On a accumulé comme à plaisir les plus lourds obstacles sur la route de ce pauvre prêtre. Où trouverait-on en Bretagne une pareille paroisse? Les missions d'Afrique ou d'Asie nous sont plus familières que cette terre désolée.

Puisse ce film d'amertume et de douleur nous donner la fierté de notre terre inondée des reflets lumineux de la Croix. Ce peuple mort et malheureux que nous voyons s'agiter faiblement et méchamment dans ce film, c'est notre propre avenir qui est là devant nous si nous renonçons à être enfants de Dieu, si nous abandonnons les puissantes traditions qui ont fait du peuple breton un peuple beau entre tous. Nos coutumes de Bretagne sont la solide armature qui nous tient fermement, bien haut au dessus de cette boue. Abandonnons-les, et nous tomberons. Il est flagrant de constater que celles de nos paroisses qui sont le plus abîmées au point de vue breton sont aussi les moins belles.

B. PHILIPPE.

Le Bleun-Brug

et la

Résurrection de Landevennec

par Henri Caouissin

Je le vois encore ce bureau sur lequel l'abbé Perrot composait son Feiz ha Breiz, jonché de feuillets annotés, au fil de la lecture, de la pensée, de mots, de phrases, écrits de sa plume incisive, volontaire :

935! Mil bloaz zo! Distro ar venec'h da Landevennec!... Ar c'helou mat!

Et au milieu de ces papiers, l'Histoire de Bretagne ouverte comme un Evangile sur cette page aux lignes soulignées de rouge :

« Voici devant nous la Bretagne, morte, abandonnée du Ciel et de la Terre, de Dieu et des Hommes.

» Son sépulchre même est vide. Ses fils vivants ont émigré aux plages étrangères, aux contrées lointaines. Ses vieux saints, les fondateurs de sa nationalité terrestre et ses protecteurs célestes l'ont délaissée.

» A la fête du grand archange, à la Saint-Michel 931, elle a fait pour revivre un grand effort. De son cercueil, elle s'est levée droite et terrible. Elle a écrasé ses oppresseurs. Mais d'autres sont venus plus nombreux qui l'ont terrassée et qui ont scellé sur elle la pierre de la tombe.

Maintenant c'est fini. Son sol n'a d'autres habitants que les hordes normandes, retranchées çà et là dans leurs lignes fortifiées, sur ses rivages. Partout ailleurs le désert, la ruine, la mort.

» Cependant du fond de cette tombe sort un gémissement. La-bas, dans les ruines de Landevennec dont les moines furent les premiers à quitter le sol breton, on voit des ombres errer... »

Ainsi en cette année 1935, il y avait mille ans que les fils de saint Gwenolé rentraient clandestinement dans leur foyer éteint, profané, pour y ranimer la flamme, pour y planter de nouveau la Croix, après vingt années d'exil. Résurrection spirituelle qui allait se confondre avec celle de la Bretagne! (1)

Le Bleun Brug, en célébrant ses Noces d'Argent avec son 25^e Congrès, entre les Montagnes Noires et les Montagnes d'Arrée — à Pleyben — se devait de commémorer ce millénaire historique.

Le pèlerinage à Landevennec, en ce 4 septembre 1935, fut marqué d'une pierre blanche dans les Annales du Bleun Brug.

Car Landevennec, dont le nom résonnait douloureusement aux oreilles des historiens, des hagiographes et des archéologues, ne trouvait guère d'écho auprès des Bretons. Combien d'entre nous amoureux de notre patrimoine n'ignoraient-ils pas ce haut lieu?

L'heure n'était-elle pas venue d'inviter les Bretons à se pencher sur le berceau abandonné, vide, de la Bretagne celtique?

(1) Cf. Histoire de Bretagne, A. de la Borderie, Tome II.

...Entre les murs écroulés témoins séculaires d'un grand passé, d'une ardente vie spirituelle, en présence de toute une foule de « pèlerins », la prière in Languentibus in purgatorio, composée jadis par un moine de Landevennec, monta comme du fond d'un sépulcre, pour les Bretons qui dans les siècles écoulés avaient entretenu la flamme au Lann de Gwenolé.

Le Saint-Sacrifice offert sur un autel hâtivement bâti avec les pierres de l'église abbatiale, aux sculptures des X^e et XI^e siècles, les heures historiques du retour de l'abbé Yann dans son monastère profané, anéanti, allaient être évoquées.

Jeu sacré s'il en fut ! Avec la même foi que les acteurs de la Passion du Christ, nous avons joué la Passion de Landevennec, sur cette même terre, foulée par saint Gwenolé, par Gralon Meur, par l'abbé Yann, par Alain Barbe Torte.

Belles émotions dramatiques et bretonnes que connut par exemple notre ami Xavier de Langlais incarnant Yann Landevennec, s'écriant avec foi et émotion : Adveva a raio (Il — Landevennec — revivra !) tandis qu'un rayon de soleil perceait la grisaille du ciel.

Heureux présage ? Adveva a raio !

Ils s'en souviennent aussi ceux qui eurent l'heureuse fortune d'entendre en ce jour mémorable l'abbé Perrot, dressé à l'ombre de la statue de saint Corentin, adjuver ses compatriotes de saisir la grande leçon du X^e siècle :

« Il y a mille ans, les murs de cette abbaye qui gardent encore les traces des tombeaux de saint Gwenolé, de Gralon-Meur, étaient dans une désolation encore plus profonde. Et cependant ils ont été relevés !

» Pourquoi Bretons mes frères, ne ferions-nous pas au XX^e siècle ce que nos pères firent au X^e siècle ?

» N'est-ce pas le même sang qui coule dans nos veines ? » (1)

En ce soir de septembre, mille ans après l'audacieuse entreprise de l'abbé Yann et ses compagnons, plus d'un Breton quitta le lann de Gwenolé, le nom de Landevennec tintant à ses oreilles, comme un glas, certes, mais aussi comme le son argentin des matines.

Cependant que les artisans du Bleun Brug qui les premiers ouvrirent le chemin des ruines de Landevennec, faisaient le rêve alors considéré comme insensé, de leur rendre la vie.

En célébrant ce millénaire, le Bleun Brug n'avait-il pas en vérité commencé l'œuvre de résurrection du Lann ? Il avait fait délivrer l'église abbatiale, abandonnée, des ronces et des épines. Il avait fait célébrer le Saint-Sacrifice sur les pierres gisantes des voûtes écroulées ! Il avait fait revivre l'âme et la vaillance de l'abbé Yann parmi ses fidèles. Son effort ne devait pas se perdre dans le vide.

Certains considérèrent les pionniers de cette magnifique aventure comme des pêcheurs de lune...

L'an 1937, Millénaire de la Résurrection de la Bretagne par la foudroyante victoire d'Alain Barbe Torte sur les Northmen, commémoré en Haute Bretagne à Nantes, et en Basse Bretagne à Plougastel.

Pourquoi le Bleun-Brug choisit-il Plougastel ? A cause de Landevennec uniquement !

Ce millénaire qui dépasserait en ampleur et en magnificence celui de 1935, allait permettre d'attirer avec plus d'insistance l'attention des Bretons sur le Lieu sacré.

Et ce fut l'inoubliable pèlerinage par mer de Plougastel à Landevennec, où rien n'avait changé depuis deux ans. Là encore, la voix prophétique du fondateur du Bleun Brug fit tressaillir les vieilles pierres et le cœur de ses compatriotes :

(1) Breman ez eus mil bloaz, mogerioù an abati-man a vir beziou an abad sant Gwenolé hag ar Roue meur Gralon, a oa diskaret izeloc'h c'hoaz eget n'int breman adsavet int bet.

Perak Bretoned, ne rafemp-ni ket er XX^e kantved ar pezh odeus graet hon Tadou en X^e kantved ?

Ar gwad a red en hor gwazied a zo heñvel mat atao ouz an hini a rede en o re... »
Y. V. P.

« Peut-être l'année 1937 sera-t-elle le témoin de la Résurrection analogue à celle de 937. Comme les reliques jadis sorties du caveau de gauche, face à celui de Montreuil, revenues en ce lieu aujourd'hui, les fils de son esprit y reviendront un jour !... »

Tandis que de la mer calme s'élevaient les chants mêlés au son des binious, qu'une flottille de bateaux de pêche, toutes voiles dehors et les mâts pavoisés, escortait les reliques de saint Gwenolé, un peuple en liesse, en habits de fête, attendait sur le rivage.

Nous nagions dans l'allégresse ! Landevennec, saint Gwenolé, ces deux noms s'accrochaient au cœur des Bretons.

Mais les mois passèrent, les laborieuses tractations sous l'impulsion de l'abbé Perrot, n'aboutissaient pas, pour un retour à la vie de la célèbre abbaye !

Comme au temps béni de Gwenolé, de Gwenaël, de Gralon Meur, de l'abbé Yann, de Dom Le Pelletier, le printemps renaissait chaque année à Landevennec, mais la sève bénédictine ne montait pas...

Sans perdre confiance nous nous disions dans nos fréquents pèlerinages aux Ruines : Si la main de Dieu nous conduit, les hommes nécessaires se rassembleront au moment voulu. Les Anglais disent souvent : Let us wait and see. Bah, empruntons leur maxime en la complétant : Let us pray, wait and see. Si nous n'avons fait qu'un Gradil et portées sur les épaules douloureusement ployées des moines fugitifs à rêver, il se dissipera.

Et ce fut la guerre avec tous ses drames ! La tombe s'ouvrit devant deux des promoteurs de la « folle » aventure landevennecienne : l'Apôtre de Feiz ha Breiz, et l'animateur de l'Atelier Breton d'Art Chrétien — James Bouillé — qui avait fait le beau rêve d'être le Maître d'Œuvre du nouveau Landevennec de demain.

Mais ce que les hommes n'ont pu souvent accomplir ici-bas, Dieu leur permet d'y parvenir lorsqu'ils entrent dans l'Eternité. La Communion des Morts, et des Vivants est chez nous en Bretagne réalité.

Ainsi, quinze ans après l'appel lancé dans les Ruines par l'Apôtre de Feiz ha Breiz, comme l'ange du Tombeau annonçant la Résurrection du Christ, un Moine (1), un Fils de Gwenolé, surgit dans la Grande Nuit de la Célébration des Saints de Bretagne pour annoncer à ses frères bretons la Grande Nouvelle : Le cœur de Landevennec, kalon Breiz, allait battre de nouveau !

Notre prière était exaucée : Les hommes nécessaires se rassemblaient au moment voulu. En cette Année Sainte 1950, les Moines revenaient ranimer la flamme au Lann de Gwenolé.

Te Deum laudamus.

UNE JOURNÉE « LANDEVENNEC » A PARIS

Le Comité du Bleun Brug des Bretons émigrés eut en Mai dernier une très heureuse initiative : Il organisa une « Journée Landevennec » à Paris au bénéfice de la renaissance de l'Abbaye. Cette manifestation, présidée par Dom Félix Colliot, comprenait une soirée artistique à la salle d'Iéna, avec le concours d'artistes lyriques et bretons tels que la célèbre harpiste Lily Laskine, Paul Derenne, de l'Opéra Comique ; Mona Kerys, Tinaig Lucia, etc... et une partie cinématographique dont on apprécia notamment le film de Corentin Beauvais sur « Landevennec ». Une Messe solennelle, célébrée à Saint-Pierre de Chaillot, avec la participation des Petits Chanteurs à la Croix de Bois, qui émurent les Bretons par le chant en breton du Cantique ar Baradoz, clôtura cette manifestation spirituelle et culturelle qui aura beaucoup contribué à faire connaître dans les milieux bretons de Paris l'œuvre magnifique entreprise par les moines de Kerbenéat : la résurrection du berceau du monachisme breton. Il serait à souhaiter que l'exemple du Bleun Brug des Bretons émigrés soit suivi dans les villes de Bretagne.

(1) Dom Félix Colliot, abbé de Kerbenéat.

BENEDICITE et GRACES

A la demande de nombreux mouvements de jeunesse et de familles bretonnes qui ont repris la vieille tradition du Benedicite et des Grâces, nous donnons cette prière avant le repas et cette prière après le repas.

— Pedenn araok ar pred —

Sonerez gant Jef PENVEN



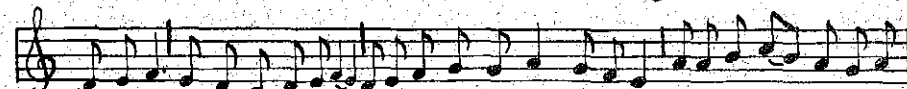
Va Doue, bennigit ar boued exomp da gemer evit derchel da veva



en ho servij, En ano an Tad, hag ar Mab, hag ar Spered Glan, Evelse bezet graet

— Pedenn goude ar pred —

Sonerez gant M. GLANNDOUR.



Va Doue me ho trugareka evit kement am eus kemeret evit derchel da veva



en ho servij. En Ano an Tad, hag ar Mab, hag ar Spered Glan, Evelse bezet graet.

Mon Dieu, bénissez la nourriture que nous allons prendre pour continuer à vivre en votre service. Au nom du Père...

Mon Dieu, je vous remercie pour tout ce que j'ai pris pour continuer à vivre en votre service. Au nom du Père...

PROGRAMME DU BLEUN-BRUG

VENDREDI 3 : Journée Jean-Pierre Calloc'h.

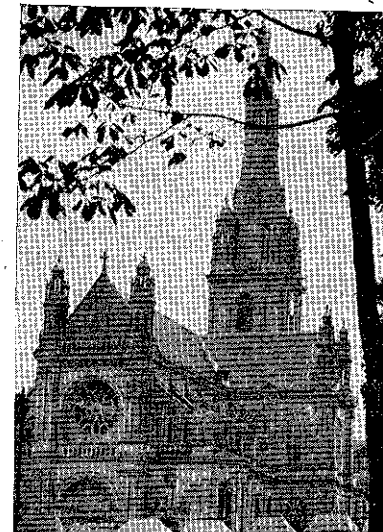
- 12 h. : Ouverture du Congrès.
- 14 h. 30 : Conférences.
- 21 h. : Cinéma. La Bretagne à l'écran.

SAMEDI 4 : Journée Nicolazic.

- 9 h. 30 : Conférences.
- 14 h. : Conférences.
- 16 h. : Théâtre breton.
- 19 h. : Arrivée solennelle des pèlerins.
- 21 h. 30 : Veillée NOZ KERANNA
 - 1) Poèmes de J. P. Calloc'h.
 - 2) Sainte Anne et Nicolazic, jeu scénique.
- 22 h. 30 : Procession aux lumières.
- 24 h. : Messe de minuit.

DIMANCHE 5 : Journée Sainte Anne.

- 8 h. 30 : Concours : lecture bretonne, déclamation, chants, chorales, contes, chants populaires.
- 11 h. : Grand'Messe pontificale.
- 14 h. : « l'Assemblée »,
 - 1) « Koroll ha Kan » avec le concours de 25 cercles celtiques et Kevrenn et des chorales primées le matin.
 - 2) Santez Anna ar Vretoned - Sainte Anne des Bretons : grand jeu scénique.
 - 3) Procession des délégations paroissiales de Bretagne.



(Photo Jos Le Doaré)